
GROWING PAINS AKINO KONDOH

→ Propos recueillis par Stephen Sarrazin

Est-ce que votre travail a changé depuis que vous vivez à New York ?

Sur le fond, je ne crois pas, mais il est inspiré par des conséquences de vivre ici. Par exemple, je ne comprends pas tout dans la langue, des choses m'échappent, je crois saisir, et une part de cette impression rejoint un peu le rêve. Dans mes derniers dessins, tableaux, et ma vidéo, on remarque des textes qui font partie du tableau, etc. Mais c'est un langage, une écriture inventée, le fruit de ce temps passé à examiner de plus près ces sons que je ne saisis pas, et que je tente néanmoins de représenter. De leur donner du sens, malgré la peur que cela engendre aussi, quand quelque chose vous échappe toujours.

Bien des artistes américains se sont penchés sur ces questions de sens et langage, et en ont fait l'objet de leur production, Ed Ruscha, Lawrence Weiner, Barbara Kruger...

Oui, mais je n'ai pas été influencé par eux, je ne les connais pas en profondeur. J'aime beaucoup Ruscha mais je ne pourrais pas peindre comme lui.

Lorsque vous avez quitté Tokyo, il y a cinq ans, vos personnages, ces jeunes filles qui peuplent vos créations, vous ressemblaient. On devinait un aspect autobiographique, un côté journal intime. Elles ont toujours à peu près la même allure, mais vous, vous avez changé.

Cette jeune fille est d'abord apparue dans mes mangas, elle n'était pas le personnage principal, mais c'était plutôt la fille idéale, dont toutes les filles voulaient être l'amie. Peu à peu elle s'est mise à jouer un rôle plus important. Aujourd'hui, elle n'a pas vraiment vieilli, c'est juste, et je la vois plutôt comme mon enfant, ma fille. C'est moi qui ai vieilli !

Pourquoi revenez-vous toujours à ce personnage, en la représentant toujours de la même façon, sa coiffure, ses vêtements... Quel est le sens de cette répétition ?

Je m'intéresse à la répétition des choses, comment on les comprend, et j'aime l'idée de faire toujours la même chose, reproduire les mêmes gestes et y trouver ce plaisir qu'on reconnaît. Je crois que c'est le cas également pour les enfants, qui aiment entendre le même conte, jouer les mêmes

MONDES DU CINÉMA

RÉFLEXION SUR IMAGE ET ÉROTISME | AKINO KONDOH 35



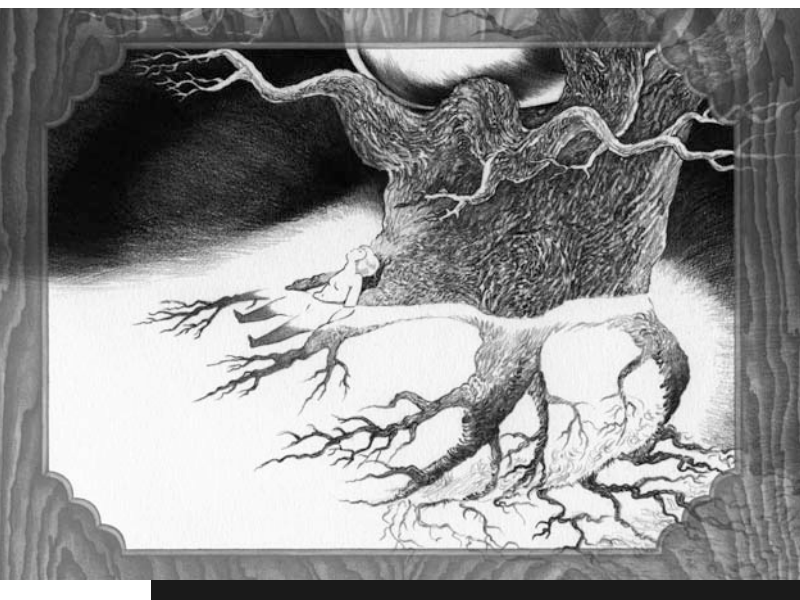
KiyaKiya, © Akino Kondoh, Courtesy Mizuma Gallery, Tokyo.



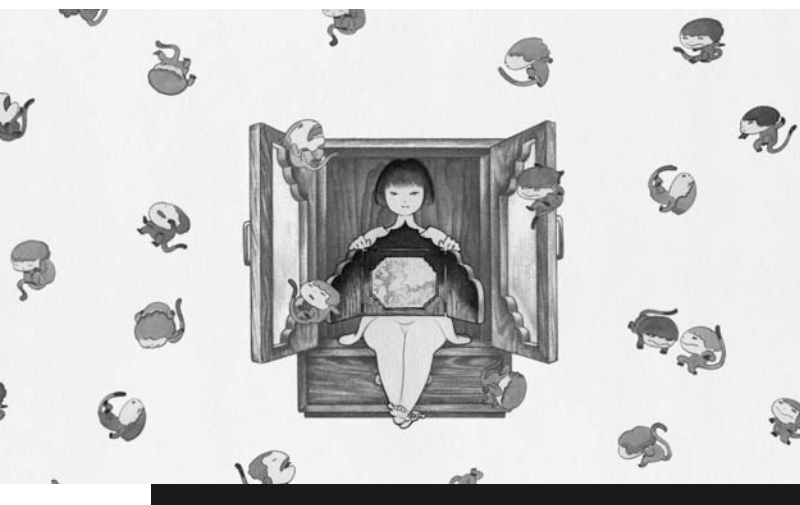
KiyaKiya, © Akino Kondoh, Courtesy Mizuma Gallery, Tokyo.

MONDES DU CINÉMA

RÉFLEXION SUR IMAGE ET ÉROTISME | AKINO KONDOH 36



KiyaKiya, © Akino Kondoh, Courtesy Mizuma Gallery, Tokyo.



KiyaKiya, © Akino Kondoh, Courtesy Mizuma Gallery, Tokyo.

jeux. D'ailleurs quand j'étais petite je faisais souvent le même cauchemar. La répétition est devenue le symbole de mon travail, et de ce qui en est la source.

Oui, votre travail est hanté par ce monde onirique, mais il contient aussi une indéniable dimension organique. Dans vos premiers tableaux, vos films d'animation, on perçoit cette attente, ce désir d'éveil de la sexualité, de vouloir imaginer ce que cela pourrait être. Les jeunes se regardaient, se rassemblaient, elles attendaient. Dans votre dernière vidéo, *KiyaKiya*, elles se prennent, se touchent. Ont-elles grandi un peu ?

Je crois que oui. Mais cela s'est produit peu à peu avec les années, elles prirent le temps qu'il leur fallait. Je n'ai pas voulu brusquer quoi que ce soit. Elle est plus ronde, plus femme. Plus mystérieuse, comme ces myrtilles qui poussent de partout, dans la vidéo. Les fruits me semblent parfois trop près de la chair, ça me fait peur. Je n'aime pas manger des fruits. Je peux en manger, mais je n'y prends pas plaisir, et je n'en garde jamais chez moi à New York.

Dans votre dernière vidéo, tout commence par une boîte, d'où les jeunes filles émergent, cette fois dans une incarnation plus charnelle, plus disponible.

C'est sûrement un conflit qui existe en moi, entre ce lien à l'enfance au cœur de mon travail, et le fait que je pourrais aussi en avoir un. J'ai fait mon premier film d'animation il y a dix ans; dans ce dernier film, tout cela se révèle.

Au cours de ces dix années, votre façon de travailler a beaucoup a-t-elle beaucoup changé ?

Non, à peine. Je travaille lentement. Ce film a mis près de dix-huit mois de travail, mais l'idée remonte à 2008. Je fais tous les dessins moi-même. J'ai une amie qui m'aide heureusement pour les scans, puis je fais le montage sur un ordinateur. Pour la musique, ce fut une nouvelle rencontre pour moi. J'ai pu rencontrer et connaître John Zorn depuis que je vis à New York, et je lui avais demandé de composer quelque chose pour mon film. Il avait accepté ! Mais il était si occupé, alors il m'a autorisé à prendre celle qu'on entend à l'instant dans la salle à côté !

Imaginez-vous une suite ?

J'ai une nouvelle idée pour un prochain film d'animation, mais le concept sera différent. Dans ce que j'ai fait jusqu'à date, le temps est figé, les personnages ne vieillissent pas. J'ai envie de faire quelque chose sur des générations différentes de femmes, moi, ma mère, ma grand-mère. New York a engendré ce changement, et cela vaut pour ma peinture aussi.

Je suis exposé à tant de pratiques, je vois tant de choses. Mais je suis également isolée, j'aime travailler seule, et je suis loin de Tokyo, je travaille plus calmement et je peux mieux réfléchir à de nouvelles idées. Il y a un rapport au temps que j'ai compris depuis que je suis ici, entre les dessins que je fais pour les films d'animation, des dessins assez simples, plats, peu de couleurs, et les tableaux à l'huile, la lenteur du processus, toutes les couches qu'il faut

appliquer. Je comprends désormais qu'il me faut les deux. Je veux aussi travailler sur des formats plus importants, à mon échelle.

À Tokyo vous êtes représentée par l'une des plus importantes galeries au Japon, Mizuma. Cherchez-vous une galerie à New York ?

Oui ! Mais hélas je ne l'ai pas encore trouvé. Je me console avec la création d'un nouveau manga, qui va paraître dans un mensuel au Japon. Ce sera une histoire d'amour. Ce qui compte dans mon travail tient à cet équilibre entre mes trois pratiques, le manga, l'animation et la peinture à l'huile. Au Japon, malgré des artistes contemporains célèbres, le public fait une vraie distinction entre l'univers du manga et celui de l'art contemporain. Mais à New York j'ai vraiment l'impression que le manga est perçu comme une forme d'art. Bien sûr, l'art subit les modes, et en ce moment le média art domine le champ contemporain. Mais moi, je viens des arts visuels, et je réalise aussi le rôle du marché, qu'on sent moins à Tokyo, beaucoup moins, tandis qu'à New York il est si puissant. C'est une ville qui coûte cher et j'aimerais que ce lien direct avec le manga dans mon travail puisse ouvrir des portes... Mes films d'animation font le tour du monde, et sont présentés dans des festivals internationaux. Nous avons, vous et moi, travaillé ensemble dans le passé, et j'avais présenté un film sous forme d'installation. Mais aujourd'hui je sens que je n'ai plus besoin de dispositifs. Je veux simplement que le film soit projeté, qu'il y ait des bancs dans une salle obscure.

Mes films comme vous le disiez racontent une histoire de procréation. Les premiers films montraient les jeunes filles élaborant un monde fantastique, en imaginant très naïvement, telles des insectes, comment se déroule la reproduction, la « fécondation ». Le dernier, c'est un acte de naissance. Je n'y suis pas arrivée simplement, mais j'aimerais le spectateur puisse le recevoir sans artifice. ■■■■